

—Mais, mon chor, comme tu es drôle ; quand je te dis que cela m'est fort égal : tu sais bien que je me dirige toujours sur toi et que je n'agis absolument que pour toi, que mon plus grand bonheur est de te plaire et que surtout à ce bal je n'aurais de plaisir que parceque tu t'y amuserais, ainsi décide.

—Eh ! bien, ma chère je te dirai que je suis fort satisfait de voir que cela t'est indifférent, car je ne me proposais point d'y aller, tu sais fort bien que le grand monde me déplaît ordinairement.

—C'est justement comme moi, mon ami, j'aime mille fois mieux me voir près de toi, au milieu de mon petit ménage que dans la plus belle réunion du monde ; cependant . . . il y a si long-tems que nous sommes privés des bals du château ; c'est si rare que l'on prêche du plaisir : une fois ne fait pas règle et . . .

—C'est vrai, ma chère, mais les affaires ne sont pas encourageantes, tu sais que la moindre dépense inutile nous met en arrière ; oh ! si l'argent n'était point aussi rare, je ne dis pas . . .

—Tu as raison mon ami ; mais quelle dépense cela occasionnera-t-il ? aucune.

—Il faudra une voiture, il faudra le coiffeur, il faudra des gants, des souliers, des rubans, que sais-je moi ? mille niaiseries qu'il faut renouveler et tu sais ma chère combien l'argent est rare . . .

—Oui mon ami, mais il ne me faut rien, tu sais bien que j'ai tout ce qu'il est nécessaire d'avoir pour paraître décemment, c'est tout ce que je veux ; vois-tu, avec de l'ordre, les choses durent une éternité ; d'ailleurs A . . . et sa femme y vont, ainsi que ma cousine B . . ., madame C . . . m'a dit aussi qu'elle y allait, que dira-t-on maintenant si nous n'y allons point ?

—Eh ! que veux-tu que l'on dise ? nous ne serons pas les seuls . . .

—Oh ! l'on rira de nous : voyez-vous, dira-t-on, ça vit comme des pauvres gens, ça ne voit personne, ça . . .

—Je m'inquiète fort peu de ce que l'on pourra dire, mais je te dis, moi, que je n'irai point.

—Voilà comme vous êtes, monsieur, toujours contrariant, toujours de mauvaise humeur.

—Mais mon amie, tu disais que cela t'était indifférent . . .

—Je ne m'inquiète pas de ce que j'ai dit et je vois bien que vous me refusez parceque ce bal me ferait plaisir, voilà comme vous êtes toujours . . . (ici la petite femme tire son mouchoir et sanglotte) nous . . . nous vivons . . . nous vivons comme des bœufs . . . et voilà comme je suis . . . une récompensée, toujours enfermée, toujours dans mon ménage et pour une pauvre petite fois que je demande quelque chose on me refuse (désespoir et torrents de larmes) . . .

—Allons, allons ma chère, c'est fini, nous irons, ne pleure pas . . . eh ! que ne te disais-tu de suite ? Une joie d'enfant succède rapidement à la diplomatique douleur. Armoires, tiroirs, coffres sont renversés en un instant ; chacune des pièces de la toilette est tournée, retournée, examinée puis mise au rebut par diverses raisons triomphantes : la robe n'est plus à la mode, les rubans sont passés, les souliers sont éculés, un bracelet est cassé, les gants sont déchirés.

—Mais mon bon ami, que vas-je donc mettre ?

—Ma chère, ta robe blanche te fait à ravir . . .

—Fi donc ! les manches ne se portent plus aussi larges, elles se resserrent au coude, et sont un peu moins échancrées des épaules ; la mienne est immettable, d'ailleurs la D . . . s'en fait faire une à la toute dernière mode : que dirait-on de moi voir avec cette vieillerie ! la comtesse penserait que je l'ai empruntée de ma grand-mère ! ah ! ah ! ah !

—Mais, ma chère, tu sais combien l'argent est rare . . .

—Bac ! ton ami E . . . te fera bien crédit et avec un petit peu plus d'économie nous aurions bientôt rattrapé cela, ah ! mon Dieu si c'était pour l'acheter quelque fantaisie ou quelques vieux bouquins tu n'y regarderais pas à deux fois . . .